

[Les amours - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb023_f0148

SourceBoite_023-6-chem | Lucien.

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

ques creux d'arbres desséchés? Peu à peu ils perfectionnèrent ces modèles, se tissèrent des vêtements, se construisirent des maisons, et insensiblement, ces sortes d'arts, formés par les leçons du temps, produisirent, au lieu d'un tissu grossier, des broderies élégantes : les humbles cabanes furent remplacées par des toits élevés, par des pierres superposées à grands frais, et l'informe nudité des murailles brilla de la peinture fleurie des couleurs. C'est ainsi que chacune de ces industries ingénieuses condamnées d'abord au silence, et plongées dans un profond oubli, sortit, si l'on peut dire, d'un long coucher, pour éclairer peu à peu son lever des plus brillants rayons. Ce qu'un artiste avait inventé, il le transmitt à son successeur, et cette chaîne héréditaire, ajoutant sans cesse à ce qu'elle avait appris, finit par combler toutes ses lacunes.

35. « Il ne faut pas attendre de ces temps reculés quelque amour philopédique. Force était de s'unir à des femmes, pour ne pas laisser l'espèce humaine s'anéantir faute de reproduction. Mais la variété des connaissances et les désirs de la vertu, qu'allume en nous l'amour du beau, ne devaient éclore qu'à la longue, dans un siècle qui a porté ses investigations sur tous les points, afin que la philopédie fleurît avec la divine philosophie. Garde-toi donc, Chariclès, de condamner comme une mauvaise invention ce qui n'a point été trouvé tout d'abord, et ne méprise point nos amours parce que le commerce des femmes remonte à une antiquité plus haute. Songeons que les premières découvertes sont le fruit de la nécessité, et que les inventions plus récentes du génie de l'homme, fécondé par les loisirs, doivent avoir plus de prix à nos yeux.

36. « Il m'a pris envie de rire, quand j'entendais tout à l'heure Chariclès faire l'éloge des animaux et des déserts de la Scythie. On eût dit, à la chaleur de ses discours, qu'il se repentait d'être Grec; et, comme s'il n'eût rien avancé de contraire à l'opinion qu'il avait prise en main, au lieu de parler à mi-voix, pour nous dérober sa pensée, il élevait le ton et criait à plein gosier : « Les lions, les ours, les sangliers ne s'aiment point entre eux; mais l'amour de leur femelle est le seul qui les domine. » Qu'y a-t-il d'étonnant? Un sentiment, qui appartient à la raison la plus élevée peut-il exister chez des êtres que leur aveuglement empêche de raisonner. Si Prométhée ou quelque autre dieu eût départi à chacun d'eux une intelligence semblable à celle de l'homme, ils ne mèneraient pas une vie sauvage au milieu des déserts, ils ne se dévoreraient pas les uns les autres; comme nous, ils se construiraient des temples, habiteraient au milieu

de leurs foyers, et seraient gouvernés par des lois et des institutions publiques. Peut-on trouver extraordinaire que des animaux, condamnés par leur nature même à ne recevoir de la Providence aucune des prérogatives que donne la raison, soient privés, entre autres jouissances, des plaisirs de l'amour masculin? Les lions n'aiment pas les lions; mais ils ne sont pas philosophes : les ours n'aiment pas les ours, mais ils ne connaissent pas les douceurs de l'amitié. Chez les hommes, au contraire, la raison, guidée par le savoir, choisissant ce qu'il y avait de plus beau, après de fréquentes expériences, a sanctionné, comme étant les plus solides, les amours philopédiques.

37. « Cesse donc, Chariclès, de puiser tes exemples dans la vie dissolue des courtisanes; ne viens plus, par des discours sans retenue, insulter à notre gravité, et ne confonds plus un simple enfant avec l'Amour céleste. Réfléchis, quoiqu'il soit un peu tard pour désapprendre à ton âge, réfléchis pourtant, si tu ne l'as point encore fait, qu'il existe deux Amours, divinités qui ne suivent pas la même route, et qui ne soufflent point le même feu dans nos âmes. L'un, selon moi, ne s'occupe que de jeux puérils; la raison ne peut tenir en bride aucune de ses pensées; il règne avec violence sur les hommes insensés; c'est de lui que viennent les désirs qui les entraînent vers les femmes; il accompagne cette fougue éphémère qui les précipite avec emportement vers l'objet de leur passion. L'autre Amour, plus ancien que les siècles d'Ogygès, offre à tous un aspect grave, un spectacle vénérable : dispensateur des sentiments honnêtes, son souffle pénètre doucement dans nos âmes; et, quand ce dieu nous est propice, nous goûtons la volupté mêlée à la vertu. Car, comme le dit le poète tragique¹, l'amour a deux souffles différents; et, sous un même nom, il produit deux passions opposées. C'est ainsi que la Pudeur est une double divinité, tout à la fois utile et pernicieuse :

Une double pudeur sert ou perd les mortels²,
Et ce combat sans fin se partage la terre :
L'une par ses bienfaits mérite des autels;
L'autre, fléau des cœurs, ne vit que de leur guerre.

Ainsi, l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait donné à la passion la dénomination qui ne convient qu'à la vertu, et que l'on ait appelé amour la volupté déréglée et la tendresse honnête.

BnF
MSS

1. Poète inconnu.

2. Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 44 et suivantes.

